

PRIX DE L'ABONNEMENT

payable d'avance.

Lyon, 20 fr. pour l'année.
— 11 pour 6 mois.
— 6 pour 3 mois.
Département du Rhône, 24 fr.
Hors du département, 22 fr. pour
l'année, et dans les théâtres,
20 c. par numéro.



L'ARTISTE

en province,

(ENTR'ACTE LYONNAIS),

JOURNAL DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS,

Avec Portraits et Dessins lithographiés par les premiers Artistes, Musique de piano et Romances composées pour le Journal, et délivrés gratuitement aux Abonnés.

L'ARTISTE,

Journal petit in-folio,
imprimé avec luxe; Table et
Couverture;

Formant un beau volume
Album à la fin de l'année;

Paraît tous les Dimanches,
et se vend dans les Théâtres.

On s'abonne, à Lyon, au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, 6; — chez Gourdon, libraire, rue Lafont, 4; — chez Louis Perrin, imprimeur, rue d'Amboise, 6; — et chez Chevalier et Dizier, place de l'Herberie.

Les abonnements et les insertions sont reçus, à Paris, à l'Office-Correspondance de Auguste de Vigny, place de la Bourse, 5; dans les départements, chez tous les directeurs des Postes. — Affranchir les lettres et les annonces.

Les avis et les réclamations doivent être adressés à Lyon, au Bureau central, rue de la Préfecture, 6. — Prix des annonces, 25 c. la ligne. — On traite de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

Comme corollaire indispensable de notre article de ce jour, sur la question de la réunion des Cercles, nous reproduisons aujourd'hui, d'après l'excellent travail de M. Desjardins, architecte, le plan du monument à élever sur l'emplacement de la Boucherie des Terreaux.

DE LA NÉCESSITÉ

DE LA

RÉUNION DES CERCLES.



TOUTES les découvertes de l'industrie, tous les systèmes politiques ou financiers, toutes les entreprises hardies, quelles qu'elles soient, aussi bien que toutes les idées nouvelles de l'art, sont niées à leur début. — La France a le défaut de l'incrédulité; elle ne croit aux grandes choses que lorsqu'elle les tient sous sa main: de là, beaucoup d'empêchements, beaucoup de mauvais vouloirs, beaucoup de résistances; de là, cette foule d'avengles de Dante Alighieri. — C'est avec peine qu'on sort des chemins battus, et l'habitude, que le philosophe de Genève appelle la seconde nature, a sur l'esprit français un pouvoir tel, que le progrès a besoin, pour se produire, de passer à travers les mailles d'un filet; bienheureux encore s'il n'a pas à lutter contre la routine, ce grand obstacle à tous les projets de la pensée.

Mais par bonheur, dans le projet qui nous occupe, toutes les luttes ont cessé, toutes les résistances ont été vaincues, l'idée progressive s'est fait jour et brille comme un phare sur notre ville; la réunion des Cercles, déclarée impossible, va se réaliser.

L'existence de cette œuvre étant assurée, qu'il nous soit permis d'entrer dans quelques détails pour faire ressortir tous les avantages résultant de ce vaste projet.

On a parlé de la Boucherie des Terreaux comme du seul emplacement convenable pour l'exécution d'un monument destiné à recevoir tous les Cercles; et, en effet, il était difficile de trouver dans le centre de notre ville un endroit plus propice pour y construire un édifice digne de son importance. Placée comme un point intermédiaire entre le quartier St-Clair, Bellecour et le quartier latin, la Boucherie des Terreaux, qui est le cœur de la ville, ne semble-t-elle pas attendre les améliorations que tous les quartiers de notre cité ont déjà reçues? Quand de tous côtés des édifices s'élèvent, quand nos rues s'élargissent, quand nos quais vont prendre une physionomie riante, quand on élève des statues sur nos places publiques, pourquoi le centre de la ville serait-il oublié dans ce grand mouvement de progrès? Quand le quartier de l'Hôpital vient de se régénérer, quand Perrache et les Brotteaux luttent ensemble d'embellissements pour savoir de quel côté se décidera la ville; pourquoi la ville du milieu resterait-elle pour ainsi dire incomplète, et ne lutterait-elle pas pour garder ses habitants qui veulent de l'air et du confort? Nous savons qu'elle a bonne envie d'une régénération; qu'on la seconde, elle y parviendra.

Si l'on met de l'indifférence à réparer nos promenades, c'est que l'administration songe d'abord au plus pressé, et qu'avant de s'occuper des plaisirs des oisifs, elle veut faire les choses utiles. Du

reste, elle est en bonne voie d'améliorations; car elle a si bien compris la nécessité d'embellir cette partie de la ville, que le marteau renverse déjà ce hideux bâtiment. — L'administration sait bien tout ce que le quartier St-Paul doit gagner à la construction d'un pareil édifice: elle sait que ce bâtiment destiné aux arts doit donner asile à toutes les spécialités commerçantes qui s'y rattachent, telles que les libraires, les marchands de tableaux et jusqu'aux marchands de fleurs, qui, soit dit en passant, tiennent aussi aux arts par le côté poétique; elle sait que d'un quartier malsain et décrié, où l'on trouve la rue du Bessard, on peut faire un quartier riche, élégant, spacieux, en élevant un monument magnifique, entouré de rues neuves et alignées, en face du plus pittoresque des cotéaux de la Saône. L'administration veut bien tout cela, c'est maintenant aux hommes qui désirent le progrès à faire le reste. — Il ne s'agit plus que de s'entendre et de se bien rappeler que l'union fait la force, et que l'avenir des arts dans notre ville dépend peut-être de la réussite de cette grande et noble entreprise.

Et notez que nous n'envisageons ce projet que sous le point de vue des intérêts matériels; car, si nous en venons à discuter la question de l'art, le succès de cette idée paraîtra certain, et ses résultats incalculables.

Ne serait-il pas en effet glorieux pour la seconde ville de France, et n'est-ce pas un beau rôle à jouer dans le monde artiste que de prendre une semblable initiative et de créer le modèle d'un édifice spécialement consacré à l'art? Lyon, qui est pour beaucoup dans les intérêts commerciaux du pays, n'a-t-il pas le droit d'être aussi pour quelque chose dans l'art? et, d'ailleurs, la nature de son commerce ne l'en rapproche-t-elle pas? Ce n'est pas une conquête que nous voulons tenter, c'est une place qui nous appartient que nous revendiquons et qu'il ne faut laisser prendre à personne.

Quand on songe que Lille, le Havre, Dijon, Beaune, St-Chamond même, une toute petite ville qui est à notre porte, possèdent une salle de concerts, n'est-il pas honteux que Lyon soit obligé, pour entendre les grands artistes qui passent, de s'entasser dans les cuisines de l'hôtel du Nord ou dans la salle des agents de change, quand ces messieurs le permettent? N'est-ce pas une chose vraiment singulière que la peinture, la musique, tous les arts enfin, n'aient pour unique tribune que la Bourse? Que doit penser l'étranger de cette tendance du caractère lyonnais de tout concentrer dans le sanctuaire des intérêts positifs? — Il est forcé de croire que Lyon est la place de commerce la plus sûre de l'Europe; mais cela ne suffit pas: il faut encore qu'on lui accorde la première place dans l'art. — Dans toutes les grandes agglomérations d'industrie, il y a toujours la place réservée à l'art. Mais, puisqu'il faut des faits pour corroborer nos paroles, il nous vient sous la plume un exemple de cet ensemble, de cette communauté, de cette liaison des intérêts matériels et des idées artistiques; le voici:

A Bâle, la ville la plus industrielle de la Suisse, on a voulu construire un Cercle littéraire sur une place publique. En face de cette salle qu'on édifiait, s'élevait une église gothique; pour ne point détruire l'harmonie entre ces deux édifices, on a adopté pour ce Cercle l'architecture gothique. — Nous citons ce fait parce qu'il est grave, concluant, et parce qu'il honore les hommes de l'art qui l'ont accompli. 40,000 fr. ont été donnés par les autorités locales pour cette construction, et le Cercle compte 600 sociétaires.

Un jeune architecte (nous ferons son éloge quand il en sera temps), M. Desjardins, a présenté un plan remarquable sous tous les rapports, et qui a été adopté dans son ensemble, sauf les modifications que les intérêts de chaque Cercle pourront y faire. Nous l'examinerons en détail quand nous en viendrons à prouver, soit par des chiffres, soit par des raisons d'une plus haute portée, la nécessité d'une réunion des Cercles.

Lyon a depuis longtemps son drapeau industriel au-dessus de la France, son commerce l'a fait riche et puissant, et il le doit à l'art; il ne faut pas qu'il l'oublie. L'art comme l'industrie relie les sociétés entre elles, les grandit, les civilise; il élargit le cercle des idées, et

tout comme l'industrie, il mène à la liberté. Il a donc droit de bourgeoisie parmi nous, et notre idée de la réunion des Cercles est le point de départ de la propagande de l'art.

Nous sommes entraînés plus loin.

Examiné comme moyen de moralisation pour la jeunesse, comme influence sur l'esprit de notre société lyonnaise, la fusion des Cercles tue l'oisiveté de cette foule de jeunes gens si impressionnables et si avides de plaisirs neufs et piquants, en leur offrant d'abord les plus nobles délassements de l'esprit, puis en les mettant chaque jour en contact avec une société élégante, choisie et pleine d'urbanité, qui les façonne au beau langage et aux belles manières. Elle fait mieux encore : elle sert à rapprocher les sociétés qui tendent à se diviser, et qui, parce qu'elles se jaloussent, s'isolent. Elle forcera aussi dans leur retraite des hommes de mérite, elle fera surgir des talents ignorés, qui, faute d'un centre commun, gardent pour eux leurs lumières, et pour le foyer domestique leurs vertus privées.

Notre société, bien qu'elle s'améliore, a besoin d'avoir sans cesse sous les yeux de bons exemples : pour que cela ait lieu, il faut que toutes les intelligences répondent à cet appel ; pour que la jeunesse y trouve d'utiles enseignements, de doux loisirs et de nobles passions, il faut que toutes ces intelligences apportent là leur contingent de lumières et de vertus.

Ainsi confondue, ainsi resserrée par un lien presque fraternel, ainsi embellie et puissante par cette étude approfondie de l'art, la société lyonnaise répandra ses rayons bienfaisants sur ces belles contrées renfermées entre la Méditerranée et les Alpes, et deviendra le Paris du midi de la France.

Voilà sa mission ; elle est noble, elle est imposante, elle est grandiose ; elle n'est point au-dessus de ses forces. — Mais on me dira peut-être que cette réunion n'est pas un besoin, et que chaque élément de cette association peut, dans son isolement et dans sa spécialité, rendre ses travaux plus éclatants, qui seraient effacés dans le grand travail du foyer commun.

Nous, qui ne voulons que le bien du pays, nous laissons de côté cette pensée égoïste, nous avons quelque chose de grave à répondre : Tout Cercle isolé ne peut pas vivre ; il languit, et chaque année, le découragement s'en mêlant, on remet en question son existence.

Voyez le Cercle musical : le voilà dans la nécessité d'abandonner un local trop petit, où l'on étouffe, où l'acoustique a été impossible, et qui a pour voisinage je ne sais quels métiers bruyants fort peu en harmonie avec la grave et belle musique qu'on y entend. — On a dépensé 15,000 fr. pour construire cette petite salle ; il en faudra 25,000 pour en établir une nouvelle, et où trouvera-t-on un emplacement ?

Les membres du Jockey-Club se réunissent dans le mois d'avril pour préparer les courses du 1^{er} mai ; après cela, leurs salons sont peu fréquentés, et pourtant cette Société qui donne au peuple de si belles fêtes, n'a-t-elle pas droit à toutes nos sympathies et au partage des avantages de ce Cercle ?

La Société littéraire, cela est pénible à dire, ne possède pas de bibliothèque, ne fonde aucun prix et vit presque ignorée. Elle compte cependant des hommes d'un mérite éminent, qui, faute de trouver dans le sein de la Société qu'on déserte un peu, les satisfactions de l'amour-propre, restent étrangers au Cercle et laissent à d'autres le soin de produire pour le public.

La Société des Amis des Arts pousse encore plus loin l'indifférence ; elle n'a point de Cercle. Elle se trouve chaque année tellement appauvrie par ses acquisitions, et il faut lui savoir gré de cela, qu'elle en est réduite à demander un asile au Conseil municipal pour tenir ses séances.

Venons aux chiffres.

La Société des Amis des Arts a des dépenses forcées et inévitables qu'on évalue de 8 à 10,000 fr. ; les frais du Cercle musical sont de 10,000 fr., ceux du Jockey-Club, de 6,000 fr., et ceux de la Société littéraire, de 4,000 fr. : en tout 30,000 fr. dépensés en quatre loyers et frais d'administration. Il est aisé de comprendre que dans le nouvel édifice il n'y aura qu'un loyer et qu'un administrateur, et que chaque Cercle y trouve la salle qui lui est propre avec tout le confortable que le bon goût peut y introduire pour une somme moindre. Il y a donc économie, et c'est parce qu'il y a économie qu'on ne demande au souscripteur que 105 fr. par an. Ce chiffre parle assez haut en faveur du projet, sans qu'il soit besoin d'entrer dans les détails arides d'un compte ; et l'économie est un mot dont tout le monde comprend la portée.

Pour 105 fr. on est donc sociétaire du Cercle, et l'on a droit à tous les plaisirs qu'il offre, à toutes les saisons, à tous les instants. Bals du Cercle, bals au profit des pauvres, exposition de peinture, droit au tirage des lots acquis, exposition des étoffes lyonnaises, concerts du Cercle, concerts des artistes de passage, places réservées aux courses de chevaux, une bibliothèque choisie et variée, et tous les journaux de France : ne sont-ce pas là de puissants attraits, et pourrait-on mettre en doute un instant les résultats immenses de ce projet, de quelque côté qu'on l'envisage ?

Et qu'il se présente un congrès scientifique, on pourra lui donner asile ; si l'Académie se trouve mal à l'aise à côté de la Bourse, on lui ouvrira les plus belles salles ; si de grandes et de belles pages de peinture s'ignorent et se perdent faute d'emplacement, le Cercle est là qui prend le chef-d'œuvre et le produit au grand jour. Tout le monde y gagne.

Il ne nous reste maintenant qu'à rassurer les personnes qui pourraient s'effrayer d'avance d'un luxe inusité, dépassant les besoins et les habitudes de notre ville. Nous avons examiné le plan de M. Desjardins, il est simple et sévère comme le projet. Le premier étage de l'édifice, qui contient la salle de concert, est décoré avec une grande élégance, mais sans faste. C'est le seul, du reste, où la décoration soit riche ; les autres étages n'auront que des ornements simples et de bon goût. Quant à la bibliothèque et à la salle d'exposition, elles n'ont besoin d'autres décorations que celles qu'elles se donnent. On veut du confortable, et rien de plus ; on veut que nos belles dames y retrouvent leurs salons, et même les charmantes causeries de leurs salons ; on veut que les jeunes gens ne viennent chercher là que des distractions utiles, en même temps que le goût des belles choses ; on veut que cela soit pour eux une école de mœurs ; on veut encore que les jeunes personnes puissent, en retrouvant là le monde élégant, s'initier de bonne heure aux secrets des arts.

Enfin, c'est le progrès qu'on veut pour tous, c'est la fusion des sociétés, c'est le bien-être et les loisirs heureux pour les enfants d'une même famille, c'est l'émancipation de l'intelligence, c'est l'art moralisateur.

Nous parlons ici au nom de l'humanité, et avec une conviction sincère : nous avons donc le droit de croire que les hommes de cœur viendront s'associer à cette noble entreprise.

THÉÂTRES.

VOICI le bulletin de la semaine. Dimanche dernier, *Zampa* servait de troisième début à M. Lesbros. A cette représentation, Mad. Miro-Camoin chantait Camille, et Malliot le rôle d'Alphonse.

Lundi, le triomphe de Mad. Miro-Camoin, dans *Lucie de Lammermoor*, s'est renouvelé comme pour la première fois. Les Italiens ont enfin donné *Moïse* ; cette fois c'était passable, puisque la ravissante musique de Rossini soutenait les chanteurs. *Mose in Egitto* a donné à tout le monde le plus vif désir d'entendre l'opéra français, le beau *Moïse* de l'Académie royale, bien plus complet que celui-ci.

Que dire de la représentation de *Guillaume Tell*, si ce n'est que l'emploi des premières danseuses est, à ce qu'il paraît, cette année, la question délicate ? Mlle Dubreuil chantait Mathilde : cette jeune personne a toutes les bonnes dispositions que nous avons signalées, mais elle est cantatrice novice, et, au nombre des qualités qu'elle saura acquérir, nous lui signalons l'art de la respiration, partie inhérente de l'art du chant. Alexandre a fait des progrès.

Faute de s'entendre est une petite bluette comique de M. Ch. Duveyrier, laquelle a réussi, parce que ces choses-là réussissent toujours, et aussi un peu à cause du jeu de M. et de Mad. Cossard.

Ce soir vendredi, troisième début de Mlle Dubreuil dans le *Domino noir*.

Les représentations du Théâtre des Célestins n'ont offert rien de remarquable dans la semaine qui vient de s'écouler : il est vrai que le *Verre d'eau* et le chant du violon de M. Artot sont venus rompre, un jour, la monotonie des spectacles ; mais ce ne sont que des incidents étrangers à notre scène secondaire. Nous n'en parlerons pas.

On annonce la prochaine représentation au bénéfice de M. Rousseau. Les sympathies qu'a su faire naître cet artiste, assurent une brillante et fructueuse soirée.

L'administration de nos théâtres aurait fait, dit-on, des propositions à Mlle Caroline Beaucourt, ex-première danseuse du théâtre de Rouen. Mlle Beaucourt a dû débiter mercredi dernier à l'Opéra.

L'École du XIX^e siècle.

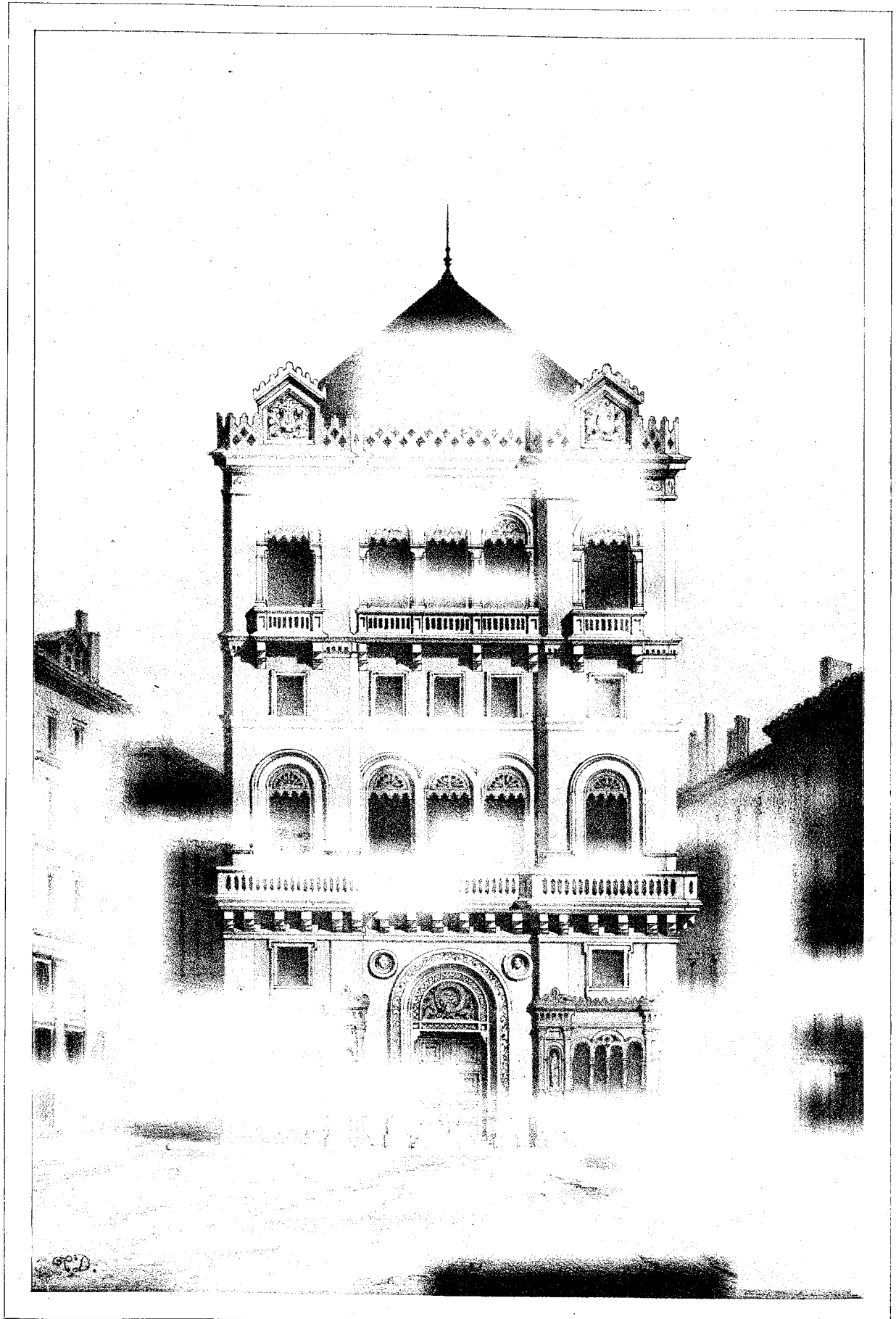
COUPLETS BURLESQUES.

Air : Dans ce siècle d'impiété....

ARMÉ d'un monocle et d'un jonc,
Certain fou, tête de lion,
Pieds d'antruche, taille écourtée,
Tous criés au vent, la main gantée,
Sémillant, sautillant, raillant,
Vint et dit, prenant l'air vaillant :
« Le bon vieux temps ne vaut pas une obole ! »
— Allez à Charenton, vieux fou, tenir école,
A Charenton tenez école.

L'ARTISTE EN PROVINCE.

PROJET
POUR UN CERCLE DES ARTS.



Tony Desjardins, Architecte, Invent.

Imprimerie Louis Perrin r. d'Anboise Lyon.

FAÇADE SUR LA PLACE DE LA FEUILLÉE.

Le progrès d'un siècle se lit
A la coupe de son habit :
Fuis, originelle ignorance,
Criait-il, je suis Jeune-France;
Sur l'épicier et le bourgeois,
Ce titre consacre nos droits.
— Sur notre scène il n'est point de sot rôle ;
Allez à Charenton, etc.

Pauvres papas, pauvres époux,
J'en suis vraiment honteux pour vous,
Vous tombez perruques baissées
Dans la classe des crustacées ;
Notre longue barbe en fait foi,
Le Jeune-France est votre roi.
— Frères Samsons que Dalila cajole,
Allez à Charenton, etc.

Dans notre moude ami du chic,
Tous les préjugés sont repic ;
Et la beauté, sans qu'elle en meure,
Peut fumer trois pipes à l'heure,
Sacrifier Dieu, jurer par l'enfer,
Boire le punch, croiser le fer !
— Des viragos Jeanne d'Arc me console.....
Allez à Charenton, etc.

De Phébus et de ses neuf sœurs
Loin de nous les fades douceurs !
Notre langue est tout harmonie ;
C'est un vrai cours d'anatomie :
Comment résister à nos vers
Sur des corps bleus, sur des corps verts ?
— Je tiens encore à la chaste hyperbole ;
Allez à Charenton, etc.

En plein soleil, mal éclairé,
L'autre siècle était égaré.
Luis sur le nôtre, ô blonde lune,
Qui chemines sur la tour brune
Où s'ébattent morts, loup-garoux,
Hibous, djinns, lutins gris et roux.
— Du nécroman je hais la casserole....
Allez à Charenton, etc.

Foin des paisibles sentiments !
Nous sommes la fleur des amants.
Grâce à nos poignards de Tolède,
Point de Lucrece qui ne cède !
La femme, objet d'un doux larcin,
Est folle de son assassin !
— Moi, je n'ai point cette fougue espagnole ;
Allez à Charenton, etc.

Puis, nous faisons fort peu de cas
D'un amour qui ne hurle pas.
Le vrai délire doit se tordre ;
En se tordant, on doit se mordre :
Le vampire le plus glouton,
Est le dandy du meilleur ton.
— J'ai, Dieu merci, l'ardeur un peu moins folle.
Allez à Charenton, etc.

O merveille bien digne enfin
De notre gigantesque faim !
Devant la classique cuisine
Le dégoût crispait notre mine,
Quand un dieu, protégeant nos jours,
Créa pour nous les *beafftecks* d'ours !
— Je t'aime encore, ô dinde grasse et molle !
Allez à Charenton, etc.

Drames sanglants, romans tous nus,
Travaillez à nous rendre émus !
Acres amours, noirs adultères,
Donnez de l'esprit à nos mères !
Notre génie a ses traiteaux
Sur les sept crimes capitaux !
— Je crains l'odeur du baigne et de la geole ;
Allez à Charenton, etc.

Vertu, le plus vide des mots,
Religion, hochet des sots,
Mariage, utopie énorme,
Tout a subi notre réforme !
Dieu n'est plus qu'un petit garçon,
A qui nous faisons sa leçon.
— Réformez-vous la mort qui vous immole ?....
Allez à Charenton, etc.

Joséphin SOULARY.



Un déplorable accident, résultat d'une négligence impardonnable, est arrivé à l'orgue de St-Polycarpe. Du plâtre sec, en nombreux fragments, est tombé dans les tuyaux de l'instrument, par suite du nettoyage de la voûte de l'église. Pour une opération semblable, personne n'a songé à couvrir l'orgue ! Il en résulte que le beau travail de M. Zieger est assez gravement endommagé, et qu'il faut en venir à d'urgentes réparations.



Nouvelles de Paris.



Le Théâtre-Français a donné la première représentation d'*Un Mariage sous Louis XV*, par M. Alexandre Dumas. Cette pièce est un calque habile du langage et des manières de cette société parée et musquée dont l'auteur avait essayé déjà la peinture dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. On a trouvé l'ouvrage assez froid comme œuvre dramatique, mais M. Dumas a retrouvé, dans Firmin et Menjaud, deux admirables interprètes.

— Les succès de Mlle Rachel à Londres tiennent véritablement du prodige. Chaque représentation produit près de 1,000 livres sterling (25,000 f.). Le duc de Wellington a fait une visite à Mlle Rachel. LL. MM. la reine d'Angleterre et la reine douairière, lady Jersey, lady Alesbury, lord Normanby, lord Clarendon, et tous les personnages illustres de la Grande-Bretagne, ont invité Mlle Rachel, qui a été, depuis ces nouvelles, très sérieusement indisposée.

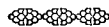
— Duprez est allé passer le temps de son congé à Bruxelles. Le jeune Poutier, plus connu sous le nom du *tonnelier de Rouen*, va débiter d'abord par le rôle d'Arnold, de *Guillaume Tell*, puis dans la *Juive*.

— L'Opéra-Comique fait des recettes énormes avec *la Dame blanche*. Le succès de Mlle Rossi y est réel ; mais on dit Masset médiocre dans le rôle de Georges.

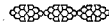
— Il paraît que Breton, l'ancien comique de notre théâtre secondaire, est en procès avec l'administration du Vaudeville.

— Au nombre des débutants qui tombent comme la grêle au beau milieu de la Comédie-Française, on a remarqué, dans l'emploi des soubrettes, Mlle Augustine Brohan, douée de la vivacité spirituelle, de la verve et de l'enjouement de sa mère, l'une des comédiennes de Paris les plus originales.

— Rubini, l'illustre ténor, quitte décidément l'Opéra-Italien ; il est engagé au grand-théâtre de Madrid. On parle de Moriani pour le remplacer à Paris.



La livraison du mois de mai de la *Revue du Lyonnais* a paru. Elle se compose d'une pièce de vers, *la Tour Saint-Michel à Bordeaux*, par M. J. Soulayr, que *l'Artiste* compte aujourd'hui au nombre de ses collaborateurs ; un travail de M. Péricaud, sur les *gouverneurs de Lyon* ; la suite des études de M. Collombet sur les *historiens du Lyonnais* ; une légende de M. A. Couturier, intitulée *Clapé* ; l'examen du rapport du docteur Bowring, sur le commerce et les manufactures de la Suisse, par M. Barrillon ; et enfin un bulletin bibliographique. La *chronique locale* qui termine ce numéro de la *Revue du Lyonnais* est des plus intéressantes : on y trouve de très chateleuses et très justes observations sur l'abandon où l'on laisse à Lyon la statue du populaire *Homme de la Roche*, si on peut appeler statue un informe morceau de bois ; sur l'oubli profond et si blâmable où est tombé le projet d'élever un monument digne de notre grand sculpteur Chinard ; enfin sur le legs de M. Rocoffort de Vinières, legs que le Conseil municipal a su respecter. Nous dirons, nous aussi, avis aux artistes ! Il s'agit d'élever à saint Vincent de Paule une statue en marbre blanc dans la grande cour de l'hospice de la Charité, et cela par la voie d'un concours ! Que n'a-t-on adopté un concours pour le monument Jacquard ?



DOULEURS ET JOIES DE MON AMI TRIM.



Mon et vertueux Trim, pardonne si aujourd'hui j'ose te produire au grand jour de la publicité, toi, ennemi juré de la presse, cette grande parleuse, sans vergogne ni pudeur, et qui s'en va chaque matin fouiller dans les faiblesses humaines, pour jeter les plus tristes ou les plus gaies en pâture à ses lecteurs, ces sultans blasés, s'il en fut.

Vous le connaissez peut-être, cet homme à l'habit brun, aux cheveux grisonnants, au regard mélancolique, à la taille un peu voûtée, qui se promène toujours seul, soit devant l'Hôtel-de-Ville ou dans les environs de l'Hôtel des Postes à Bellecour.

Qui le conduit donc principalement dans ces deux localités ? Voici le fait :

Trim épousa, il y a dix ans environ, une femme jeune et belle sans fortune, et qui fut heureuse de trouver dans un mari un banquier complaisant et prêt à chaque instant à satisfaire ses moindres caprices ; et Eugénie, — c'était le petit nom de la dame, — en avait beaucoup.

La lune de miel dura trois ans au moins pour les deux époux : — Trim aimant d'amour ; — Eugénie folle de cachemires et d'étoffes nouvelles. — Les choses allaient au mieux.

Mais vint l'été, époque des parties champêtres. — Eugénie devait passer la journée dans une riante campagne, chez une de ses amies. — Dix heures du soir vinrent à sonner, et Eugénie n'était point encore rentrée au logis. — Bien que la nuit fût étoilée, et que la lune jetât sur tous les objets une lumière tendre et poétique, Trim se sentit tout-à-coup saisi d'un affreux pressentiment. — Il attendit l'aurore dans les angoisses les plus cruelles ; — ses cheveux blanchirent, — ses yeux se cavèrent. — Trim, dans cette nuit, avait vieilli de dix ans.

Il reçut, un matin, un billet ainsi conçu :

« Cher Ami,

« Depuis quelque temps seulement, je me suis aperçue que mon humeur est incompatible avec le mariage. — Je pars pour l'étranger : dans quelques heures j'aurai atteint une frontière quelconque. — Ne fais aucune démarche pour découvrir ma retraite, qui sera fort cosmopolite. — Tu pourras peut-être me trouver coupable ; — mais je ne fais qu'obéir à ma nature impérieuse et centrifuge. — Pardonne à ton épouse coupable, qui fut cependant quelque temps

« Ton EUGÉNIE. »

Trim, en lisant cette épître, crut mourir, — il venait de vieillir de vingt ans encore. — Aussi donneriez-vous soixante ans à cet ex-époux infortuné, bien qu'à peine la quarantième année ait sonné pour lui.

Trim partit, le jour même de son veuvage authentique, pour une de ses propriétés, et là, médita profondément pendant plusieurs mois sur les agréments et sur les inconvénients du mariage, et notamment sur la *prédestination*.

Il revint à la ville, défendit à ses amis qu'on lui parlât désormais de son ex-femme, abandonna peu à peu ses réunions d'amis où il était reçu, et vécut depuis ce temps en véritable solitaire, — d'autres diraient en philosophe.

Donc, une des joies de notre philosophe est de se glisser furtivement à l'Hôtel-de-Ville, dans la salle des mariages, et là d'étudier la physionomie des fiancés.

Si par hasard vous rencontrez mon excellent Trim, se frottant doucement la paume de la main gauche avec l'index et le médium de la main droite, et laissant errer un malin sourire sur sa physionomie d'ordinaire triste et rêveuse, soyez sûrs qu'il vient de découvrir un *prédestiné*.

Et ses observations physiognomoniques en sont arrivées à un degré de profondeur et d'infailibilité, que, depuis dix ans qu'il médite sur l'inconstance des femmes en général et de la sienne en particulier, il s'est trompé trois fois à peine.

Car, ne croyez pas qu'il abandonne son *collègue futur* aussitôt après la célébration du mariage. — Il le suit pas à pas dans le monde, l'observe, ainsi que son épouse, comme un chien de chasse suit une proie. — Ce *prédestiné* devient sa passion, sa vie de tous les instants, et il ne le quitte qu'alors qu'il a la certitude morale et physique que le martyrologe des maris compte une victime de plus.

Alors c'est pour Trim un jour de bonheur, et avec un mouvement presque imperceptible il frotte ses deux mains l'une contre l'autre, et sa bouche s'ouvre assez pour laisser passer un petit sourire pas trop bruyant, mais qui témoigne une joie toute philosophique.

Ces jours de *chute d'ange*, comme il les appelle, sont cependant mêlés de quelque amertume : c'est quand, par la pente naturelle de ses pensées, il vient à faire un retour sur ses amours.

Alors son Eugénie lui apparaît resplendissante de beauté et de candeur, avec la fleur d'oranger dans ses blonds cheveux, — sa belle robe blanche et son voile blanc, qui la faisaient ressembler à une sainte Madone, — à laquelle, dans son enthousiasme, il avait voué toute sa vie et son âme aimante.

Et des larmes viennent mouiller les paupières du pauvre Trim, qui retrouve au fond de son cœur mille trésors d'amour et de tendresse que son infidèle n'a pas su ou n'a voulu comprendre.

Allons, Trim, se dit-il aussitôt, du courage et de la philosophie! — et il se frappe violemment la poitrine, essuie ses pleurs, prend sa canne et son chapeau, et dirige ses pas du côté de Bellecour.

Et vous n'êtes pas sans savoir que c'est là qu'est la poste-restante, — la providence des amants séparés, — des femmes comprises et incomprises, — la poste-restante, cette grande faiseuse de drames, de comédies et de vaudevilles.

C'est là que Trim va quelquefois fixer son quartier général, se promenant devant l'hôtel des Postes, en long et en large, et attendant que quelque jolie femme vienne se glisser furtivement vers ce bureau, qui renferme son arrêt de vie ou de mort.

Et quand cette femme vient à sortir, Trim, d'un seul regard, a lu au fond de son âme, — et il peut vous dire si cette personne est mariée ou non, — à quelle phase de l'amour elle en est arrivée; — et quelquefois même il est assez heureux pour retrouver là une de ces femmes qu'il avait déjà notée sur ses tablettes, dans la salle des mariages, il y a quelques mois à peine.

Puis il suit cette femme, car il est sûr qu'elle entrera pour lire sa lettre dans la première allée un peu propice, où elle croit naïvement n'être point aperçue, tant son impatience est grande de connaître son arrêt; — et il attend avec une anxiété indicible que cette femme ait terminé sa lecture.

Si elle vient à essuyer ses larmes : — Pauvre femme, se dit-il, elle l'aime du moins! — Et il réprime vite un léger mouvement de sensibilité. — Si elle vient à sourire et à laisser voir un visage rayonnant de bonheur : — Pauvre mari! — heureux amant !....

Et son imagination se perd alors en mille pensées gaies ou tristes, — et il retourne rêver en son logis solitaire, après ces journées mêlées de joies mélancoliques et de douleurs intimes.

La nuit vient promptement; — mais le sommeil, pour Trim, arrive tard par contre.

Que faire, alors, jusqu'à une ou deux heures du matin? — Il lit et commente la *Physiologie du mariage*.

Et quand sa paupière se ferme, il se dit que M. de Balzac est le plus grand philosophe des temps modernes.

Le Rédacteur en chef, E. LAUGIER.

Les Bureaux de L'ARTISTE, rue de la Préfecture, 6, sont provisoires; à partir du 25 de ce mois, l'Administ. centrale du Journal sera transportée rue de l'Arbre-Sec, 31.



**BERLINES-POSTES
DU COMMERCE,**

LE COMTE ET C^o,

DE LYON A PARIS,

par

Chalon, Auxerre et Fontainebleau.

Correspondance directe

Avec les bateaux à vapeur les **PAPIN**,

DE LYON A CHALON.

Ce nouveau service en poste, sans changement de voiture, et par des diligences élégantes et commodes, à coupé, intérieur, rotonde à quatre places, et cabriolet d'impériale, se fait avec une rapidité que l'on n'avait pas encore obtenue sur cette route.

Départs tous les jours de Lyon

par les bateaux à vapeur les **PAPIN** de la Saône, et par diligences, en cas d'interruption du service par eau.

Bureaux pour l'enregistrement des voyageurs et des marchandises :

A LYON, rue Ste-Marie, 6, à l'angle de la place des Terreaux;

A CHALON, hôtel des Trois-Faisans;

A PARIS, rue Croix-des-Petits-Champs, 12, à côté du passage Véro-Dodat, près le Palais-Royal. (40)

Au Parisien.

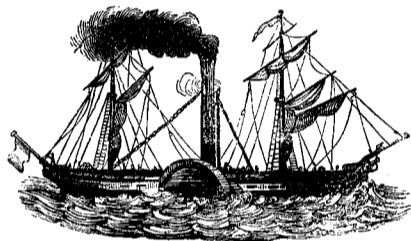
A. BERTOMÉ,

TAILLEUR DE PARIS,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon; — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots d'été pour hommes, à 7 fr. 95 c. (43)

UN JEUNE HOMME de 19 ans désirerait trouver un emploi dans un Bureau ou un Magasin. S'adresser au Bureau du Journal. (47)



Compagnie générale

DES BATEAUX A VAPEUR.

SERVICE SPÉCIAL

ENTRE LYON ET VALENCE.

DÉPARTS TOUS LES JOURS

du port de la Charité, à 11 heures du matin.

BUREAUX : { Place des Terreaux, 16;
Quai de la Charité, 28.

(45)

Compagnie du Sirius.



LE SIRIUS,

Se rendant à Avignon

EN DIX HEURES DE MARCHÉ,

Se charge des Passagers aux prix suivants :

BEAUCAIRE et AVIGNON,

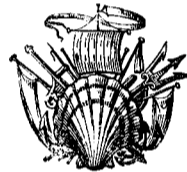
Premières 6 fr., Secondes 4 fr.

VALENCE,

Premières 4 fr., Secondes 2 fr.

Départ du quai de la Charité.

Les Bureaux sont quai Monsieur, 119. (42)



SERVICE

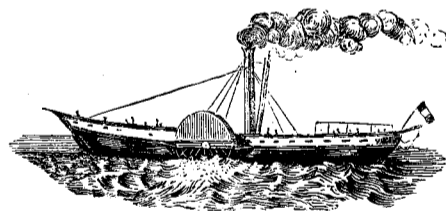
**De Lyon à Aix-les-Bains
ET CHAMBÉRY,**

PAR BATEAUX A VAPEUR EN FER.

CHANGEMENT DE SERVICE.

Départs tous les jours, le dimanche excepté, à sept heures du matin.

BUREAUX : Cours d'Herbouville, 4. (44)



LE PAPIN

DU RHONE,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,
part du port des Cordeliers

POUR

**VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE
ARLES ET MARSEILLE,**

Tous les jours, à 4 heures du matin.

Il prend voyageurs et marchandises.

BUREAUX : Port des Cordeliers, 59. (41)

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toute heure, dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis de la rue Thomassin. (46)